



**HAL**  
open science

# Ni d'ici ni d'ailleurs. Portrait d'un jeune Tibétain du Yunnan

Valérie Vandenabeele

► **To cite this version:**

Valérie Vandenabeele. Ni d'ici ni d'ailleurs. Portrait d'un jeune Tibétain du Yunnan. *Études Chinoises*, 2018, XXXVI (2), 10.3406/etchi.2017.1612. halshs-02044930

**HAL Id: halshs-02044930**

**<https://shs.hal.science/halshs-02044930>**

Submitted on 2 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# ÉTUDES CHINOISES

---

XXXVI-2

2017

---

# ÉTUDES CHINOISES

Revue de l'Association française d'études chinoises

Vol. XXXVI-2 (2017)

**AF**  
**EC** | ASSOCIATION  
FRANÇAISE  
D'ÉTUDES  
CHINOISES

La rédaction d'*Études chinoises* remercie les lecteurs et relecteurs pour leurs commentaires et suggestions à propos des manuscrits qui ont été soumis pour publication.

Les propositions d'article et de comptes rendus sont à adresser à l'adresse électronique suivante :

[afec.etudeschinoises@gmail.com](mailto:afec.etudeschinoises@gmail.com)

Les auteurs sont priés de bien vouloir se soumettre à la charte typographique disponible sur la page Internet suivante :

<https://afec.hypotheses.org/guide-editorial-fr>

### **L'Association française d'études chinoises (AFEC)**

Fondée en 1980, l'association réunit enseignants, chercheurs, étudiants et experts du monde chinois. Elle a vocation à maintenir et développer la recherche et les échanges entre chercheurs et le dialogue entre les différentes institutions universitaires existantes.

L'AFEC publie, depuis 1982, *Études chinoises*, revue de sinologie généraliste à comité de lecture. Cette dernière couvre l'ensemble des périodes historiques et toutes les disciplines, telles que l'histoire, la philosophie, la littérature, la linguistique, l'archéologie ou l'anthropologie.

Sa vocation est de promouvoir les travaux originaux et inédits de chercheurs français et étrangers. Les textes sont publiés en langue française ou anglaise, augmentés de résumés en chinois, assurant à la revue une ouverture internationale conforme à sa large diffusion.

Pour joindre le secrétariat de l'association : [afec.contact@gmail.com](mailto:afec.contact@gmail.com)

Conseil de l'association : Alice Bianchi, Fiorella Bourgeois, Vincent Durand-Dastès (rédacteur en chef), John Finlay, Lyce Jankowski, Valérie Lavoix (présidente), Aurore Merle (rédactrice en chef), Daniel Morgan, Damien Morier-Genoud, Pierre-Emmanuel Roux (vice-président), David Serfass, Soline Lau-Suchet (Chargée d'édition numérique), Yu Min, Zhang Chao

Pour tout renseignement concernant l'AFEC et la revue *Études chinoises*, consulter le site Internet de l'association :

<https://afec.hypotheses.org/>

© Librairie C. Klincksieck et Cie  
isbn 978-2-252-04079-9

## Éditorial

Le premier des quatre articles qui ouvrent notre second numéro de 2017 est consacré à une figure à la fois nébuleuse et d'une grande importance pour l'histoire de la littérature chinoise, celle de Song Yu 宋玉, qui aurait vécu au tournant des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles avant notre ère. Analysant les pièces qui lui sont attribuées par plusieurs anthologies antiques ou médiévales, Rémi Mathieu prend le parti de considérer Song Yu comme un auteur au plein sens du terme, et s'attache à montrer comment ses *fu* 賦 sont à l'origine de l'érotisme dans la poésie chinoise. Selon lui, les *fu* de Song Yu sont en effet les premiers à assumer l'expression d'une sexualité explicite. Dans ces pièces où apparaît presque toujours une figure féminine, sont prêtés aux femmes une épaisseur, un corps, un visage, mais surtout un attrait sensuel. Chez Song Yu la beauté féminine n'est pas l'incarnation de qualités morales: elle est grâce et harmonie, et ménage ce faisant la possibilité d'une séduction. L'auteur nous offre en appendice une nouvelle traduction de la « Rhapsodie de Maître Dengtu amateur du beau sexe. »

L'article de Dominic Steavu retrace sur la longue durée l'histoire du conflit opposant l'État central, avec ses visées hégémoniques et « rationalistes » en matière médicale, aux pratiques thérapeutiques locales, ancrées dans la religion et l'exorcisme. Mais, comme l'écrit Steavu, en Chine impériale, le surnaturel et l'État étaient « inextricablement mêlés, résolument hybrides », et les efforts de prise de distance des médecins lettrés avec les éléments magiques des pratiques thérapeutiques n'auraient pu aller à leur terme sans menacer l'équilibre de tout l'édifice. Au fond, l'invention, à l'époque contemporaine, d'une « médecine chinoise traditionnelle », rendue rationnellement acceptable à travers la dissimulation artificielle de ses composantes

religieuses, processus trop souvent vu comme concourant à une inévitable « modernisation », n'est que le plus récent avatar d'un vieux conflit jamais résolu, marqué par la constante recherche d'un délicat compromis entre institutions étatiques et thérapeutiques étroitement liées à d'efficaces magies.

L'histoire de Taiwan, et plus précisément les questions historiographiques concernant le passé proche ou plus lointain de l'île et de son environnement prochain, sont au cœur des deux contributions suivantes du numéro.

Avec une audace que ne renieraient pas les « frères de la côte » des mers de Chine du sud ou d'ailleurs, Alexandre Jourda se livre à un exercice de synthèse historiographique couplée à un essai comparatiste associant des époques et des lieux et fort éloignés : il rassemble pour nous ce que l'on sait sur quatre générations de « Koxingans », le clan des Zheng 鄭 du Fujian, ainsi baptisé au XIX<sup>e</sup> siècle par Camille Imbault-Huart, du nom de son plus illustre représentant, le « *Seigneur au nom royal* », Koxinga 國姓爺. La stratégie de ce clan, qui exerça un important pouvoir à Taiwan et de l'autre côté du détroit au XVII<sup>e</sup> siècle, ne pourrait-elle dans une certaine mesure être comparée à celle de Pépin de Langen et de ses héritiers, aux derniers temps de l'empire mérovingien ? Au-delà de l'échec du premier, dont l'influence s'éteignit totalement au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle, et du succès des seconds, les futurs Carolingiens, on peut sans doute, suggère l'auteur, tracer d'éclairantes comparaisons entre les stratégies complexes de rébellion ou d'allégeance auxquelles se livrèrent ces deux clans dotés du pouvoir d'exécution – *potestas* – mais en quête habile du pouvoir de fixer les normes en leur nom propre – *auctoritas*.

L'« Incident du 28 février 1947 », le bref soulèvement taiwanais contre le gouvernement du Kuomintang et la très violente répression qui s'ensuivit, ne pèse pas d'un moindre poids dans les débats historiographiques contemporains. L'article de Victor Louzon retrace pour commencer la longue période où l'incident, frappé de tabou, n'était guère abordé qu'à l'extérieur de Taiwan, dans des perspectives directement liées au camp dans lequel se situaient les intervenants dans le contexte de la guerre froide. Il s'attache dans un second temps à décrire en détail la situation actuelle, celle qui suivit la fin de la loi martiale, et, plus tard, l'avènement de gouvernements liés au parti indépendantiste. Si l'ouverture des archives, la collecte de témoi-

gnages oraux inédits et la fin des interdits policiers sur l'écriture de l'histoire ont nourri le débat, celui-ci ne s'exerce pas pour autant dans une atmosphère apaisée, l'incident de 1947 demeurant le symptôme d'une fracture nationale, entre Taiwanais et Chinois aux yeux des indépendantistes, entre la Chine et ses ennemis du côté des héritiers du parti nationaliste ou des auteurs de Chine populaire.

Nous commençons par ailleurs dans ce numéro la publication des communications proposées à la revue par les jeunes chercheurs ayant pris part à la journée de l'AFEC qui leur était consacrée le vendredi 16 juin 2017 à l'université Paris-Diderot. Nous avons cette fois choisi d'étaler sur deux livraisons leurs contributions, d'une part parce que cette dernière journée a été spécialement riche, mais aussi parce qu'il nous semble tout à fait approprié de mêler dans nos colonnes les contributions de chercheurs chevronnés et les premières armes de nouveaux venus dans le monde de la recherche sinologique.

La contribution de Lei Yang commence par nous rappeler les principes fondamentaux de la théologie des cloches dans les religions chinoises : idéalement fondues par les dieux, les cloches émettent des sons censés porter au loin le message des textes sacrés, et sont particulièrement aptes à délivrer les âmes souffrant dans les enfers. Les cloches faites de main humaine, sur lesquelles des textes ont été initialement fondus, ou ultérieurement gravés, ont pareillement le pouvoir d'en prêcher le contenu à ceux qui en perçoivent le son. Elles furent particulièrement nombreuses à être offertes aux temples de la capitale des Ming et des Qing, signes de l'intérêt porté par les eunuques et les fonctionnaires de Pékin à cet efficace substitut à la récitation des textes sacrés.

Yu Min évoque quant à lui le moment de l'histoire contemporaine de l'art chinois, où, au tout début des années 1960, des peintres de *guohua* 國畫 tentèrent d'échapper, de façon acceptable pour le régime, aux canons du réalisme socialiste en proposant des « peintures rouges » – au sens figuré comme littéral du terme. Des œuvres telles que *Rocher rouge* (1960-1962) de Qian Songyan, *Déplacement des combats au nord du Shaanxi* (1959) de Shi Lu, ou *Sur des milliers de montagnes vermeilles les bois teints de rouge étape par étape* de Li Keran (1963) seront emblématiques de ce renouveau, le rouge qui sature ces peintures se voulant le symbole de l'avènement d'une nouvelle forme, adaptés aux canons révolutionnaires, du *guohua*. Mais cette tentative de rendre à la peinture

à l'encre son autonomie et sa subjectivité en pleine période maoïste, se verra critiquée avant d'être balayée par la Révolution culturelle.

Les deux dernières contributions nous sont proposées par deux jeunes anthropologues travaillant toutes deux en terrain Yunnanais. Sarah Coulouma partage avec nous un récit des origines des Wa-Parauk du Sud-Ouest du Yunnan. Dans celui-ci, un ancêtre sauvé du déluge par une abeille donna naissance à l'humanité en s'accouplant avec une génisse, laquelle donna naissance à une calebasse. C'est parce qu'il consentit à l'amputation de ses membres inférieurs lors de l'ouverture de la calebasse que l'esprit sylvestre Mut, le premier à sortir de ce réceptacle dont les occupants devaient repeupler le monde, obligea les humains à le dédommager en lui offrant les sacrifices qui structurent aujourd'hui l'espace rituel des villageois Wa-Parauk.

Valérie Vandenabeele, s'autorisant ici un écart bienvenu avec le format de la « note de recherche », a rassemblé les souvenirs de ses rencontres avec un jeune Tibétain du Nord-Ouest du Yunnan. Le jeune homme, qui se présente dans le monde urbain de Kunming ou face à des visiteurs extérieurs comme le représentant de la culture de son village d'origine, est perçu à l'inverse comme porteur d'étrangeté lorsqu'il interagit avec les membres de sa communauté d'origine, et se retrouve, entre identité tibétaine et chinoise, « ni d'ici ni d'ailleurs ». Ce portrait ethnographique est proposé par son auteure comme un complément au livre issu de sa thèse, qui nous est promis pour 2018.

Six nouvelles contributions suivront cette première salve de « notes de recherche » dans notre prochain numéro (2018-1).

On trouvera encore dans ce numéro un *in memoriam*<sup>1</sup>. La rubrique nécrologique a été, hélas, rarement absente des livraisons récentes d'*Études chinoises*. En cette seule année 2017, Françoise Aubin (13 juillet) puis André Lévy (3 octobre) ont disparu. C'est pour évoquer la mémoire de Joël Thoraval (1950-2016), qui nous a si prématurément quittés, que Jean-François Billeter prend la plume en tête de ce numéro. On trouvera ailleurs des évocations plus détaillées de la carrière de

---

1. On remarquera l'absence de compte-rendu de lectures : celle-ci est exceptionnelle, et nous avons choisi, pour des raisons d'espace, de consacrer une part importante de notre numéro suivant à leur publication.



notre collègue<sup>2</sup>. Ici, Jean-François Billeter se souvient, avec des mots simples où transparait une immense estime, des conversations menées avec le disparu, et reprend un court instant le fil d'un débat dont la conclusion restera à jamais suspendue.

Cet éditorial est le premier à être cosigné par la nouvelle présidente de l'AFEC, Valérie Lavoix, à qui nous souhaitons la bienvenue dans ses nouvelles fonctions de directrice de publication d'*Études chinoises*. Elle y succède à Gladys Chicharro, qui aura accompagné notre revue depuis le numéro XXXII-2 (2013), et à laquelle toute l'équipe présente ses chaleureux remerciements.

VDD, VL & AM

---

2. Le lecteur pourra se reporter à la fiche de Joël Thoraval sur le site de l'EHESS, avec une liste de ses travaux : <https://www.ehess.fr/fr/personne/jo%C3%ABl-thoraval>, et découvrir les hommages de Sébastien Billoud : <https://f-origin.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/158/files/2016/11/PC2016-3-p3p4-Billoud.pdf>, et de Michel Bonnin : <https://cecmc.hypotheses.org/27462>



## Sommaire

Éditorial .....	3
À nos contributeurs passés .....	11
IN MEMORIAM	
Jean-François BILLETER : Joël Thoraval.....	13
ARTICLES	
Rémi MATHIEU : Song Yu 宋玉 et la naissance de la poésie érotique en Chine .....	17
Dominic STEAVU : Orthodoxie et pluralisme dans la médecine chinoise .....	45
Emmanuel JOURDA : Les Koxingans. Légitimistes Ming en mers de Chine ou Pippinides thalassocratiques ? .....	83
Victor LOUZON : Les avatars d'une tragédie : Histoire politique et mises en intrigue de l'Incident du 28 février 1947 à Taiwan.....	119
NOTES DE RECHERCHE	
LEI Yang : Les inscriptions sonores : les textes sacrés sur les cloches dans les temples de Pékin, 1368-1911 .....	147

YU Min : Peintures rouges (1960-1963) : le renouveau interrompu du <i>guohua</i> 國畫 dans la Chine maoïste.....	165
Sarah COULOUMA : Analyse des relations entre des récits mythiques et des pratiques rituelles au village wa-parauk de Wengding (Yunnan, Chine).....	181
Valérie VANDENABEELE : Ni d'ici ni d'ailleurs. Portrait d'un jeune Tibétain du Yunnan.....	195
ENGLISH ABSTRACTS .....	209
中文摘要.....	213

## À nos contributeurs passés

Pour gagner en visibilité et être commodément accessible en tous endroits, *Études chinoises* va très prochainement mettre en ligne ses anciens numéros (1983-2011) sur le portail Persée <<https://www.persee.fr/>>.

Nous lançons aujourd'hui un appel à tous ceux qui nous ont fait l'honneur d'écrire dans notre revue pendant cette période, que ce soit sous forme d'articles ou de comptes rendus de lecture, afin qu'ils se mettent en rapport avec la rédaction. En effet, en vue de mener ce projet de mise en ligne dans le respect du droit d'auteur, *Études chinoises* a besoin de l'accord de tous les contributeurs.

Si vous êtes l'un d'entre eux, ou un de leurs ayant-droit, et n'avez pas été contacté par ailleurs, merci d'écrire à l'adresse suivante : <[afec.etudeschinoises@gmail.com](mailto:afec.etudeschinoises@gmail.com)> et de préciser si vous êtes ou non d'accord pour que vos contributions passées à *Études chinoises* soient reproduites et diffusées sur le portail Persée.

En vous remerciant encore de vos contributions passées et à venir à *Études chinoises*, bien confraternellement,

L'équipe de l'AFEC et la rédaction d'*Études chinoises*

Valérie VANDENABEELE\*

## Ni d'ici ni d'ailleurs. Portrait d'un jeune Tibétain du Yunnan<sup>1</sup>

*Résumé – En suivant le format du portrait tel qu'il est pratiqué en sciences sociales, cette note de recherche tente de donner à voir un jeune Tibétain d'origine rurale de la province du Yunnan au moment de son entrée à l'université, dans un univers très étranger à son pays natal, par la description de plusieurs moments dont l'auteur a été témoin. Dans son hameau d'origine, à Kunming, en visite dans un temple bouddhique, avant d'entrer à l'université puis après y avoir passé plusieurs années, en tant que Tibétain qui dissimule son origine ou l'arbore fièrement lors d'une fête villageoise, seul, avec un ami ou un collègue étudiant laotien, en contexte d'enquête auprès des habitants d'un hameau voisin, le lecteur est invité à une immersion dans la vie de ce jeune homme, au fil de tâtonnements où se manifeste toute son ambivalence d'être humain.*

---

Janvier 2012, village de Hongpo, district de Shangri-La, préfecture autonome tibétaine de Diqing, province du Yunnan. Après deux ans d'absence, je suis de retour dans le voisinage du parc national

- 
1. Cet article adopte le format du portrait et, pour ne pas en alourdir la lecture, n'entend pas renvoyer à la bibliographie dans laquelle il s'inscrit. Les lecteurs en quête de références pourront se reporter à notre livre sous presse : V. Vandabeele, *La société d'après. Politique sino-tibétaine et écologie au Yunnan*, Nanterre : Presses universitaires de Paris Nanterre, 2018.

\* Valérie Vandabeele est docteure en ethnologie de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense.

de Pudacuo (普达措) où j'ai passé dix mois entre 2008 et 2009. Mélant une syllabe des mots chinois 普陀 et 布达 à la prononciation du terme tibétain *mts'o*, le nom de ce lieu rend bien compte du caractère composite de cette marge de l'aire culturelle tibétaine et de la dynamique d'hybridation de sa population et de sa culture qui y a cours. J'assiste à la présentation d'un spectacle organisé par les autorités politiques à l'occasion du nouvel an chinois, dont j'ai vu une répétition deux jours plus tôt. Celui-ci mobilise les jeunes des huit hameaux des environs autour d'un concours de danse et de tenues tibétaines, de matches de basket, ainsi que des cavaliers que l'on me présente comme des professionnels étrangers au village que l'on me présente comme des professionnels étrangers au village et qui sont venus participer à une course de chevaux. La caméra de la chaîne de télévision de la préfecture de Diqing est pointée sur le podium. Le drapeau chinois surplombe la rencontre pendant que les présentateurs comme le décor font la part belle à la langue chinoise. Le cadre est idéal pour mettre en scène la vitalité de la culture tibétaine locale à l'intention du large public sinophone susceptible d'être attiré par l'offre touristique de la préfecture. La première épreuve oppose les jeunes villageoises qui présentent à tour de rôle une danse par hameau sur un podium. Puis elles reviennent à trois reprises sur la scène pour arborer des tenues tibétaines de registres différents : la tenue quotidienne aujourd'hui délaissée par la plupart des femmes nées après les années 1970, la tenue actuellement portée par les jeunes femmes pour la célébration d'un mariage, et une tenue autrefois portée pour la célébration d'un mariage, qui constituent des formes contemporaines de costumes anciens. Les jeunes villageois défilent ensuite de même avec trois tenues différentes. Les spectateurs observent attentivement les prestations des uns et des autres. Les proches des danseurs sont fiers de les voir mis en avant, pendant que les parents qui n'ont pas eu les moyens d'acheter ou de louer les tenues requises pour leurs enfants sont un peu amers. Quand vient le tour de ceux du hameau de Langding, je suis stupéfaite d'apercevoir Xiao Ma sur le devant de la scène. Comme ses voisins, il porte la tunique allant des épaules aux genoux traditionnellement portée par les Tibétains et que l'on appelle *chuba*. Cette dernière est en toile marron et en fourrure synthétique, ornée de liserés colorés et dorés, plutôt qu'en peau de mouton ou de bêtes sauvages et en laine comme c'était auparavant le cas. Il n'a pas fermé celle-ci et l'a seulement enfilée du bras gauche conformément à un usage courant, laissant apparaître une chemise bleue couverte de grandes fleurs et le col

d'une chemise blanche, sur lesquelles il a passé un boléro doré également chargé de fleurs. Dessous, il porte un pantalon blanc qui descend jusqu'à ses mollets où il est serré contre le haut de ses bottes à l'aide d'une bande tissée colorée. Ses bottes sont en cuir noir et sont ornées de quelques motifs géométriques bleus, ainsi que de lignes blanches. Il arbore également un gros bijou de forme circulaire en argent qui est décoré de pierres. Enfin, sur sa tête, une toque de fourrure synthétique, agrémentée de bandes de tissu fuchsia et vert pomme, couronne son costume de Tibétain du district de Shangri-La. Puis tous réapparaissent deux fois avec une autre tenue. De loin, ils semblent exhiber les mêmes atours, mais lorsqu'on y regarde bien, on peut voir que certains possèdent des tenues plus complètes, plus chic, se voulant plus tibétaines, plus proches de l'insaisissable tradition, comme cela s'observe à chaque mariage. Xiao Ma se distingue par les nombreux accessoires qu'il porte, mais aussi par sa démarche, par exemple en se permettant des gestes qui sortent de la chorégraphie collective, tels le fait de poser sa main sur son chapeau à la fin d'un défilé, ce qui attire l'attention de l'assemblée.

Je suis vraiment très surprise de le voir impliqué dans cette manifestation parce qu'elle met en scène la culture tibétaine et qu'elle constitue un grand rassemblement populaire pour les villageois de Hongpo. Cela ne coïncide pas avec l'image de jeune Tibétain sinisé et isolé qu'il m'a laissée. Lui est gêné que je le voie dans cette situation et il me demande un peu vivement « mais qu'est-ce que tu fais là ?! », lorsque je le croise vêtu d'une tenue de prêt-à-porter à la mode et de lunettes de soleil qui lui donnent l'apparence que je lui connais et dans laquelle je l'avais retrouvé à Kunming quelques jours plus tôt. Entre notre rencontre et ces retrouvailles, Xiao Ma a passé trois ans et demi dans cette grande ville, à l'université, où il a été le premier jeune de la communauté locale à accéder. Cette expérience a largement modifié sa relation à son origine tibétaine, elle a complété son façonnage institutionnel en « Tibétain à succès » et elle a compliqué la gestion de sa double identité de Tibétain et de Chinois.



## Un jeune Chinois du XXI<sup>e</sup> siècle

Lorsque je l'ai connu en septembre 2008, Xiao Ma se préparait à s'installer à Kunming pour entrer à l'université. De mon côté, j'effectuais une enquête ethnologique dans le voisinage du parc national de Pudacuo, qui est le premier parc national de Chine par son ancienneté. J'habitais dans son hameau de 28 foyers, soit environ 140 habitants, dans la famille d'un de ses amis d'enfance un peu plus jeune que lui. Il avait entendu dire qu'une étudiante française y vivait, cela l'avait intrigué et il avait fini par venir me voir. Contrairement à l'usage local, il s'était présenté en me donnant son nom chinois et en refusant de me donner son nom tibétain, ce qui me conduisit à le désigner ici par le pseudonyme « Xiao Ma », « jeune Ma », en lien avec ses vingt ans de l'époque et ses quelques années de moins que moi. Il m'avait rapidement demandé si je comprenais les villageois que je côtoyais et il avait jugé leur façon de parler « spontanée et pas réfléchie », en témoignant un peu de gêne que je sois exposée à ce qu'il jugeait être du manque de savoir-vivre, et en insistant sur le fait que je pouvais me référer à lui, longuement éduqué, en cas de besoin. Il m'avait aussi demandé si je m'habituais à la culture tibétaine, se disant être lui-même peu familier avec elle suite à son long parcours scolaire de douze ans en chinois, dont neuf ans en internat dans la ville de Shangri-La. Il parlait le dialecte tibétain local rgyalthang mais il maîtrisait mieux le mandarin et il ne savait pas écrire le tibétain littéraire. Il se disait très attaché au bouddhisme tibétain mais ne le pratiquait pas régulièrement. Je l'avais interrogé sur la vie locale et il s'était avéré mal à l'aise avec mes questions et très ignorant des préoccupations de ses proches villageois, à la différence de toutes les autres personnes que j'avais rencontrées. Il savait par exemple que son père gardait leurs dix yacks sur leur estive établie à quelques kilomètres de là, mais il ne savait pas à quelle période il s'y trouvait. Il ignorait en fait tout du calendrier des activités agropastorales et il devait la plupart du temps se référer aux villageois pour trouver les réponses à mes interrogations. Il m'avait finalement renvoyée au livre écrit par le Britannique James Hilton qui décrivait selon lui la région, en commentant : « Les gens dont il parle dans son livre, ce sont les gens d'ici. » Il n'avait lui-même pas lu *Lost Horizon* et il semblait ignorer qu'il s'agissait d'une histoire fantastique écrite par un auteur des années 1930 qui ne s'était jamais

rendu en Asie et qui n'aurait en aucune façon put avoir connaissance l'existence de la région. En faisant cela, Xiao Ma reprenait à son compte le discours touristique par lequel les autorités politiques cherchent à faire valoir leur circonscription en prétendant qu'elle est le lieu rêvé par les Anglo-Saxons captivés par le mythe de Shangri-La. Il voulait ainsi me faire savoir qu'elle était connue et appréciée par des Occidentaux comme moi, notamment parce que ses habitants étaient hospitaliers. De même, lorsque je l'avais questionné sur des événements historiques du *xx<sup>e</sup>* siècle, Xiao Ma avait répondu à certaines de mes questions en mobilisant ce qu'il avait appris à l'école, puis il avait spontanément proposé de me prêter son manuel scolaire, me renvoyant à l'histoire officielle plutôt qu'à l'expérience qu'on en avait localement. C'était sa façon à lui d'éviter d'aborder ce sujet sensible sur lequel j'avais du mal à faire s'exprimer les gens.

Le parcours atypique de Xiao Ma comparativement à celui des jeunes de son village d'origine est très lié au niveau de vie plus élevé de sa famille. D'après ce qu'une voisine m'a dit, la situation de cette famille s'explique notamment par le fait qu'elle était plus nombreuse que les autres au moment de la redistribution des terres collectivisées sous Mao, qui a localement eu lieu en octobre 1991, ce qui lui a valu d'obtenir une surface plus importante que la moyenne des foyers, et au fait que son patrimoine n'a pas été dispersé depuis. Les terres d'un hameau peuvent seulement être allouées à des personnes qui y résident. Or, la sœur aînée de Xiao Ma s'est établie dans une localité voisine donc elle n'a pas obtenu de part de terre. Puis son autre sœur a pris la suite des parents à la tête de l'exploitation familiale s'est installée à la suite de leurs parents et elle a hérité de tout le patrimoine foncier familial. Lorsqu'elle a hérité, son frère devait encore être peu avancé dans ses études, il était pressenti pour ne pas devenir agriculteur mais il aurait toujours pu récupérer des terres de sa sœur s'il avait voulu le devenir et qu'il s'installait dans leur hameau ; les choses ne sont pas arrêtées, officialisées, elles se font en vertu d'arrangement au fil des circonstances, en plus de quoi elle a bénéficié pendant de nombreuses années de l'aide de leurs deux parents. En parallèle, son époux compte parmi les rares villageois à s'être engagés en tant qu'ouvriers itinérants dans les travaux publics, ce qui apporte un revenu monétaire conséquent en regard de leurs besoins coutumiers. La disponibilité des parents permet de continuer à élever des yacks en plus de réaliser les

travaux des champs, tandis que la plupart des familles sont composées de seulement deux adultes et deux enfants scolarisés en internat et manquent de main d'œuvre pour poursuivre cette activité. Jusqu'à il y a peu, leurs parents s'occupaient de leur troupeau de soixante-dix yacks composé pour l'essentiel de femelles *dri*, qui étaient de très loin le plus important des environs. Les autres familles ne gardent généralement plus qu'un ou deux bœufs *dzo*, hybrides nés du croisement d'une *dri* et d'un taureau, qui servent pour les travaux de bât et qui paissent de façon autonome dans la montagne. D'autres ne gardent plus que quatre ou cinq vaches, qui passent la journée où bon leur semble avant de rentrer le soir pour la traite, le repas et le coucher. Et les rares autres villageois qui poursuivent l'élevage de yacks en ont beaucoup moins, en conservant généralement moins d'une dizaine, souvent par manque de terres sur lesquelles produire le foin et les rutabagas nécessaires pour nourrir le troupeau pendant l'hiver. Car depuis les années 1990, la population du village de Hongpo a très fortement augmenté et les terrains de chacun sont devenus plus petits alors même que le coût de la vie a cru. D'où l'impasse actuelle dans laquelle se trouve le mode de vie agropastoral et le large intérêt pour le développement du tourisme. Notamment, l'ouverture du parc national par les autorités préfectorales en août 2006 a conduit à l'attribution d'allocations aux populations locales et la nouvelle aisance qui en découle conduit beaucoup de personnes à espérer pouvoir financer de longues études à leurs enfants, comme la famille de Xiao Ma a pu le faire grâce aux avantages qu'elle tirait du système qui prévalait jusque-là.

La première fois que je suis allée chez lui, Xiao Ma a tenu à me servir les spécialités tibétaines que les habitants de Hongpo offrent pour bien accueillir quelqu'un. Il m'a préparé du thé au beurre salé, se débrouillant un peu maladroitement avec la baratte qui sert à le battre. Puis il m'a proposé de la farine d'orge à mélanger avec mon thé, ainsi que du fromage maison revenu dans du beurre maison et du sucre. Et il m'a regardé manger... avant de me répondre « je n'aime pas les spécialités d'ici, je ne mange que du riz blanc » et de préciser qu'il doit faire attention, pour des raisons esthétiques, à ne pas devenir gros, alors que son activité d'étudiant le conduit à peu se dépenser. Un peu plus tard, nous avons partagé un repas avec sa famille. Celui-ci témoignait d'une position économique bien au-dessus de la moyenne, de même que l'importante batterie de cuisine, l'appareil électrique de cuisson

de galettes et le réchaud à gaz, alors qu'on ne cuisine localement que sur le fourneau qui sert à chauffer le séjour. En parallèle, la maison était mieux équipée que ses voisines et suggérait que la famille était relativement aisée depuis plusieurs années. Sur l'autel bouddhique, les coupelles, le brûle-parfum et les bougeoirs servant pour les rituels étaient plus imposants qu'ailleurs. En plus, il y avait des objets que l'on trouvait seulement dans les foyers les plus favorisés des environs : des bols en bois et en argent, un cadre présentant des photos de membres de la maisonnée accroché au-dessus de la porte d'entrée, ou encore un téléphone fixe et plusieurs téléphones portables.

Comme beaucoup de jeunes de son âge, Xiao Ma manifestait un grand intérêt pour ce que je pouvais lui apprendre sur l'Occident, notamment sur le sport. L'une de ses premières questions a par exemple été de savoir qui, du basketteur Toni Parker et des footballeurs Zinedine Zidane et Thierry Henry, étaient plus populaires en France. Par ailleurs, il avait un très grand souci pour son apparence lorsqu'il quittait son hameau. Il s'habillait avec des tenues à la mode et il portait des lunettes fumées, manifestant un style bien différent de celui des villageois peu scolarisés de son âge. Et je ne l'ai d'ailleurs pas tout de suite reconnu les quelques fois où je l'ai croisé alors qu'il était vêtu de façon plus discrète ou moins soignée. Xiao Ma veillait à ne jamais exposer sa peau au soleil. Si la conservation d'une peau claire était la préoccupation de nombreux villageois – certains utilisent même des crèmes éclaircissantes –, c'était chez lui une vraie obsession. Il obéissait en cela aux codes de son milieu de jeunes éduqués, pour qui la peau sombre, liée aux activités laborieuses dépréciées, est objet de mépris. Il tenait aussi à avoir un téléphone portable récent et il avait un numéro QQ servant pour la messagerie instantanée et une adresse mail MSN, qui constituaient des affiliations incontournables pour tous les Chinois de sa génération. Il aimait par ailleurs regarder des films occidentaux, de *Rambo* au *Roi lion*, et s'aventurer à m'adresser quelques mots en anglais.

Le décalage entre Xiao Ma et son milieu d'origine doit beaucoup à son long parcours scolaire. Lorsque je l'ai connu, il avait achevé douze années d'étude, en chinois, avec des enseignants han, parmi des jeunes tibétains, naxi, han et yi, dont neuf ans en tant qu'internaute dans la ville de Shangri-La. Cela l'avait notamment confronté à d'autres façons de parler, de voir le monde, de manger, de s'habiller. Il a entre autres retenu

de cette expérience la leçon selon laquelle « il n'est pas bon de dire à un Han que tu es tibétain » parce que cela expose à être traité par eux avec condescendance. Cela le conduit à se faire appeler par son nom chinois, à rejeter son nom personnel tibétain et même à reprocher à son entourage de l'utiliser. À Shangri-La, l'attribution d'un nom chinois aux Tibétains était systématiquement opérée par les enseignants au moins des années 1970 à l'an 2000. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, où les enfants tibétains sont libres de demander ou non un nom chinois et de l'utiliser. Cette évolution ne signifie pas que l'institution scolaire laisse désormais plus de place à l'expression des particularismes. Jusqu'en septembre 2009, les enfants de la campagne natale de Xiao Ma étudiaient trois ans dans leur hameau ou dans le hameau voisin, puis trois ans au siège du village de Hongpo où ils étaient généralement internes, avant de rejoindre Shangri-La pour accéder à l'école secondaire. Puis l'objectif de rationaliser l'enseignement a conduit à la fermeture des écoles primaires installées à la campagne et au rassemblement de tous les élèves à la ville de Shangri-La, où ils sont internes dès leur première année d'étude, soit dès 7 ou 8 ans. Si cette mesure ne vise pas exclusivement les Tibétains ou la région, elle limite assurément la familiarisation des enfants tibétains avec le monde de leurs parents et favorise leur sinisation. Éloignés de leurs familles et immergés dans la société chinoise plus tôt, ils sont encore moins susceptibles d'envisager devenir producteurs d'orge et éleveurs de yacks que leurs aînés de la génération de Xiao Ma.

À l'automne 2008, Xiao Ma était devenu un jeune homme dont l'éducation résultait avant tout de ce qu'il avait appris à l'école, dans la retenue, soucieux de me donner une certaine image de lui et de son pays natal, faisant valoir face à moi la primauté d'une culture des livres sur la parole des habitants de son village, qui se montrait plus chinois que tibétain et qui dissimulait son origine en dehors du cadre de son village. Tout en étant très attaché à son milieu d'origine. Il était un jeune Chinois du *xxi*<sup>e</sup> siècle.

## Un Tibétain à Kunming

Xiao Ma est entré à l'université à Kunming fin octobre 2008. Cinq semaines plus tôt, il ne savait pas dans quel établissement ni dans quelle filière il allait se retrouver, il attendait qu'on le contacte. Peut-

être entamerait-il un cursus lié à l'agriculture ? Ou à la construction ? Cela ne lui importait pas. Ce qui comptait était simplement d'entrer à l'université. Il n'était pas motivé par un projet professionnel en particulier ni très désireux de devenir étudiant. Plutôt, il se laissait conduire vers la voie que sa famille avait tracée pour lui, qui lui permettrait de conserver sa bonne place au sein de la communauté locale. Des voisins disaient qu'il avait acquis son droit d'entrée à l'université grâce aux relations de ses proches et non par ses résultats au concours, et il se pourrait que cela explique le flou qui entourait son installation à Kunming. D'un côté, une politique des quotas favorise l'accès à l'université aux nationalités minoritaires telles que les Tibétains, de l'autre, mes interlocuteurs m'ont indiqué que la réussite au concours pouvait se monnayer et c'est probablement une combinaison de ces deux facteurs qui a joué en sa faveur. D'après ses voisins, sa famille a d'ailleurs vendu soixante de ses soixante-dix yacks pour financer son entrée à l'université. Tandis qu'elle aurait sollicité le réseau de son demi-frère aîné Wangdui, un entrepreneur de quatorze ans plus âgé que lui né du premier mariage de son père avec une femme dont il avait vite divorcé. Bien qu'élevé par sa mère dans un autre hameau et plutôt distant avec la famille de son père, ce demi-frère se serait tout de même mobilisé, voyant probablement un grand intérêt à avoir un étudiant pour obligé. Entrepreneur en travaux publics lorsque je l'ai connu, Wangdui développait les contacts pour s'impliquer dans d'autres domaines, dont le tourisme. De temps à autres, il parlait de projets de déplacement à Kunming « pour affaires » mais il n'y allait en fait pas. Probablement espérait-il que son demi-frère lui rende la pareille en le faisant bénéficier du réseau qu'il développerait sur place, et surtout qu'il soit de bon conseil pour l'éducation de son fils né au début des années 2000. En attendant, Xiao Ma devait dans un premier temps s'installer à Kunming dans un dortoir universitaire comme la majorité des étudiants chinois, même s'il possédait des contacts en ville.

Novembre 2008, Kunming. J'ai sollicité Xiao Ma pour réaliser des enregistrements audio de vocabulaire de son dialecte tibétain. Je l'ai invité à venir chez moi, dans un appartement du centre-ville. J'ai également convié deux amis chinois, déjà étudiants à Kunming depuis plusieurs années, en pensant qu'ils pourraient l'épauler pour ses premiers pas dans sa nouvelle vie. Xiao Ma semble un peu intimidé et il pèse tout ce qu'il dit. Puis je l'invite à partager un dîner

en plus grand comité, en compagnie d'amis chinois et européens. Il n'est pas plus à l'aise. Il ne s'aventure pas à parler anglais, bien qu'il dise beaucoup tenir à s'améliorer dans la pratique de cette langue. À défaut, il satisfait sa curiosité pour la gastronomie occidentale pour se rendre compte qu'il n'aime presque aucun plat sur la table. Il parle peu et il ne reste pas longtemps, invoquant avoir un trajet de plus de deux heures de bus pour rentrer dans sa banlieue universitaire reculée. Maintenant qu'il est à Kunming, je l'incite à fréquenter les « *English corners* » de la ville et à se procurer des DVD pour travailler son anglais. Je lui donne *Le cinquième élément* parce que je m'attends à ce que l'horizon futuriste de ce film lui plaise.

Décembre 2009, Kunming. Xiao Ma semble plus assuré. Il ne raconte pas grand-chose de sa vie à Kunming, il n'a rien à dire au sujet de ses études, et nous parlons surtout de son pays natal. Il mentionne tout de même qu'il s'occupe d'une association étudiante consacrée à la culture tibétaine de Shangri-La, liée à un vice-président de son université, qui est un Tibétain de Shangri-La. Cette organisation reçoit des financements des gouvernements des districts de Shangri-La et de Deqin et elle attire 290 membres. Principalement, il y est question d'apprendre des danses telles celles présentées aux visiteurs dans le quartier touristique de la ville de Shangri-La.

Xiao Ma m'avait dit ne pas être familier ni adepte de ce genre d'activité et je suis très surprise de cet engagement. Je le vois en décalage avec son souci de ne pas être situé en tant que Tibétain lorsqu'il est dans son pays natal. J'ai l'impression qu'il s'est retrouvé à cette responsabilité un peu par hasard. En tous les cas, il est gêné de m'en parler, ne veut pas me donner de détails sur les activités de cette association et il semble regretter de l'avoir évoquée.

Janvier 2012, Kunming. Xiao Ma arrive sur notre lieu de rendez-vous très en retard et accompagné par une douzaine d'étudiants du district de Shangri-La, qui ne sont pas tous tibétains. Ils doivent rejoindre la gare routière où ils prendront un bus de nuit pour rentrer dans leur pays natal à l'occasion du congé du nouvel an chinois. Ils sont chargés de grosses valises et de cartons et ils font le trajet ensemble pour s'entraider. Il était convenu que je lui présente des jeunes Chinois salariés d'une ONG française qui diffuse des biodigesteurs et des cuiseurs à bois économes dans la campagne du Yunnan parce que travailler pour des Occidentaux lui semblait une position avantageuse. Il est intimidé et il demande à son ami

naxi originaire de la ville de Shangri-La de l'accompagner. Nous rejoignons le bureau de l'association, il n'est pas à l'aise, il pose très peu de questions et il regarde très rapidement les affiches de présentation des programmes de cette organisation. En fait, il a peu de temps. Et puis cela lui semble très technique et compliqué. Ce n'est pas son horizon.

Xiao Ma n'est pas dans son élément à Kunming. Au jour le jour, il évite de dire qu'il est tibétain et il côtoie de préférence ses connaissances de son district natal. Dans le même temps, son origine conditionne grandement son parcours d'étudiant.

## Ni d'ici ni d'ailleurs

Janvier 2012, village de Hongpo. Les groupes défilent sur la scène du spectacle du nouvel an. Dès sa prestation terminée, Xiao Ma tient à quitter la fête et il propose de m'emmener au chef-lieu que je voulais rejoindre en fin de journée. Il s'avère être accompagné par un camarade d'étude laotien équipé d'un appareil-photo et d'un caméscope dernier cri. Celui-ci prend de nombreuses images et il ne semble pas accoutumé à la campagne. Nous rejoignons le hameau de Xiao Ma à pied. La maison de ses parents est mieux équipée que deux ans auparavant. Son balcon est le premier du hameau à avoir été fermé par des baies vitrées. Cette innovation permet d'augmenter la température de la demeure et elle a notamment été promue par l'ONG conservacionniste états-unienne à l'origine de la création du parc national. On observe son adoption dans la ville de Shangri-La et les localités alentour, mais elle est encore très rare ici, près de Pudacuo. Dans la cour, le 4x4 noir flambant neuf du beau-frère de Xiao Ma, ouvrier dans les travaux publics, nous attend. Sur la route du chef-lieu, notre guide propose de nous montrer un temple bouddhique, qu'il considère constituer une escale touristique valable pour son collègue et moi. Il est fier et content de la restauration récente du bâtiment. Il ne sait pas répondre à mes questions concernant les usages de ce lieu et la symbolique de ses ornements et il me renvoie à l'expertise de son père.

Pendant ce temps, les jockeys doivent être occupés à disputer des courses de chevaux telles celles organisées dans le stade public de la ville de Shangri-La lors de la fête des bateaux-dragons au début du cinquième mois lunaire, ou dans l'hippodrome bâti par



un entrepreneur local à destination des touristes dans un autre hameau du village de Hongpo.

Comme je pouvais m’y attendre, l’implication de Xiao Ma dans une association de promotion de la culture des Tibétains du Yunnan à Kunming ne l’a pas conduit à en apprendre plus sur le bouddhisme ni sur la culture populaire des habitants de son village natal. Je le constate encore quelques jours plus tard alors que je passe la soirée avec sa famille. Il ignore quasiment tout des réponses que son père donne à mes questions sur les usages des différentes essences locales de bois et le bouddhisme tibétain et il ne s’intéresse pas à notre conversation. Cela n’est pas son monde. Le mode de vie local n’a rien à voir avec ses préoccupations, tandis qu’il observe certaines pratiques du bouddhisme tibétain avec révérence sans s’interroger sur leur signification. En parallèle, Xiao Ma m’apprend fièrement avoir voyagé en dehors du Yunnan pendant les deux dernières années. Il est d’abord allé à Wuhan en 2011 pour représenter les Tibétains du Yunnan à un rassemblement national d’étudiants de nationalité minoritaire, où il a défilé vêtu en Tibétain. Peu après, il a réalisé une autre expérience importante pour les Tibétains de son pays natal : il s’est rendu en pèlerinage dans la Région autonome du Tibet, à Lhassa et dans un lieu sacré du Tibet central à 900 kilomètres de là, où il a servi de guide à ses parents et à son oncle paternel. Fort de son capital culturel chinois et de son expérience d’étudiant, Xiao Ma était en mesure d’organiser les déplacements de ses proches et d’interagir en mandarin avec les habitants de cette région éloignée de la leur, où leur dialecte tibétain n’est pas compris. Ces voyages servent sa notoriété et celle de sa famille, qui était fière de voir ce fils idéal en scène devant une bonne partie de la communauté locale que le festival du nouvel an mobilisait en masse. Avec son palmarès de premier étudiant des environs, de visiteur de Wuhan, de guide de ses parents à Lhassa et de personne qui côtoie des étrangers, Xiao Ma apparaît à tous comme un modèle à suivre et un signe d’espoir pour l’avenir des jeunes du pays. À condition de pouvoir compter sur la manne du tourisme.

Le statut de Xiao Ma ne le conduisait toutefois pas à être populaire auprès de tous. Quelques jours plus tard, il était mal à l’aise pour échanger avec les habitants du hameau de Langzong dans lequel j’habitais, qui est la seule localité incluse au sein du parc national, à qui il devait soumettre un questionnaire sur leur mode de vie pour un de ses ensei-

gnants. Cette mission n'avait rien à voir avec ses études, il n'était pas formé à la conduite d'enquêtes, et elle constituait seulement un service rendu à son professeur. Xiao Ma avait mobilisé une jeune femme qu'il côtoyait à Kunming, laquelle avait été la deuxième personne de son village à entrer à l'université, un an après lui. À deux, ils essayaient d'obtenir des informations sur le niveau de vie des gens et leur intérêt pour l'évolution de leur mode de vie, dont la perspective de quitter leur campagne pour emménager dans la ville de Shangri-La. Mais leur position de voisins éduqués ne leur facilitait pas la tâche. Personne n'avait envie de divulguer ce genre d'informations, et sans doute moins que quiconque à un jeune du hameau rival dont les habitants contestaient les privilèges que ses interlocuteurs obtenaient du parc. L'inclusion de Langzong au sein de Pudacuo avait en effet permis à ses habitants de recevoir plus de dédommagements de la part du parc que ceux des autres hameaux locaux. Personne n'avait envie d'aider ces deux jeunes de familles favorisées qui apparaissaient du côté des décideurs qui ne les écoutaient pas. Alors Xiao Ma préférait s'adresser à eux collectivement plutôt qu'engager un dialogue individuel avec des membres de l'assistance. Il orientait les réponses pour en finir au plus vite, et ses informateurs acquiesçaient, chacun saisissant bien le biais de l'échange. L'attitude des villageois à l'égard de Xiao Ma était ambivalente. D'un côté, ils se référaient à lui comme un modèle, un espoir, en son absence, souhaitant le même succès scolaire à leurs enfants. Lui étant parvenu à se faire une place dans la société chinoise contemporaine, eux-mêmes voyant leur niveau de vie considérablement amélioré par le parc national et étant en mesure de fournir de meilleures conditions d'étude à leurs enfants, ou escomptant que cela soit prochainement le cas, cette possibilité leur semblait devenue envisageable. Autrement dit, ils espéraient que le parc puisse venir compenser et dépasser les inégalités d'accès aux revenus agropastoraux qui avaient favorisé la famille de Xiao Ma. De l'autre, les villageois les moins obligés envers sa famille avaient tendance à le rejeter, comme s'ils étaient jaloux que leurs enfants n'aient pas sa chance, la chance de pouvoir mobiliser un réseau tel celui de sa famille.

Pourtant, en 2012, Xiao Ma disait vouloir s'établir dans son pays natal. Son projet était de s'engager dans les affaires au plus tôt, possiblement en faisant du commerce avec l'Asie du Sud-Est et Singapour, où il comptait entre autres sur son collègue laotien et la diaspora chinoise

et leur maîtrise du mandarin pour commercer. Puis il ambitionnait de s'installer dans son district d'origine et de se marier vers 30 ans avec une Tibétaine locale. Ce projet matrimonial partait de son souhait de transmettre à ses enfants les valeurs tibétaines et la pratique du bouddhisme tibétain auxquelles il se disait très attaché et qu'il jugeait supérieures aux autres référents culturels. Son projet s'inscrivait dans le contexte du village de Hongpo, où les mariages continuent d'unir les Tibétains locaux entre eux ou avec des Tibétains d'autres zones du district, et sont souvent conclus à l'initiative des parents, avec ou sans le consentement des époux.

Début 2012, la cooptation de Xiao Ma au sein de l'élite tibétaine sinisée et favorisée par la société chinoise actuelle s'était poursuivie. Sa nationalité tibétaine avait peut-être facilité son entrée à l'université et elle l'avait en tous les cas rapproché d'un responsable universitaire de Kunming, lui-même tibétain et originaire de Shangri-La, et conduit à Wuhan. Contrairement à ce qu'il semblait imaginer à l'automne 2008, elle n'avait pas été un handicap mais un atout. Plutôt qu'une réalité relevant du mode de vie, elle avait été un ressort sur le terrain politique. En parallèle, ses expériences à l'extérieur et la promesse de son enrichissement par le commerce international le situaient comme un jeune entrepreneur chinois contemporain parmi d'autres et l'inscrivaient dans la lignée du vice-président de son établissement. Il avait le projet de combiner sa curiosité pour l'étranger et son attachement à son pays natal. Mais au-delà de la fierté de sa famille concernant sa réussite, nos rencontres dans son hameau et à Kunming me donnaient à voir un jeune sous le coup du malaise de se sentir ni d'ici ni d'ailleurs.

# ÉTUDES CHINOISES

Revue de l'Association française d'études chinoises

Publiée deux fois par an avec le concours du Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine (UMR8173) de l'École des hautes études en sciences sociales, du Centre de recherche sur les civilisations de l'Asie orientale (UMR8155) et de l'équipe ASIÉS de l'Institut National des langues et civilisations orientales (INALCO).

**Directrice de la publication :** Valérie Lavoix, présidente de l'Association française d'études chinoises.

**Rédacteurs en chef :** Vincent Durand-Dastès, Aurore Merle.

**Comité de rédaction :** Catherine Despeux, Guillaume Dutournier, Danielle Elisseeff, John Finlay, Stéphanie Homola, Béatrice L'Haridon, Esther Lin, Alexis Lycas, Damien Morier-Genoud, Thierry Pairault, Xavier Paulès, Muriel Peytavin-Baget, Michèle Pirazzoli-t'Serstevens, David Serfass, Delphine Spicq, Soline Suchet.

**Comité de lecture :** Brigitte Bapandier, Marianne Bastid-Bruguière, Joël Bellassen, Sébastien Billioud, Caroline Bodolec, Michel Bonnin, Michel Cartier, Damien Chaussende, Karine Chemla, Yves Chevrier, Sébastien Colin, Stéphane Corcuff, Roger Darrobers, Catherine Despeux, Pierre-Henri Durand, Vincent Durand-Dastès, Noël Dutrait, Danielle Elisseeff, Christophe Falin, Samia Ferhat, Luca Gabbiani, Gilles Guiheux, Jean-François Huchet, Anne Kerlan, Christian Lamouroux, Isabelle Landry-Deron, Jean Levi, Sandrine Marchand, Michael Nylan, Frédéric Obringer, Thierry Pairault, Xavier Paulès, Alain Peyraube, Michèle Pirazzoli-t'Serstevens, Pénélope Riboud, Alain Roux, Françoise Sabban, Isabelle Thireau, Léon Vandermeersch, Hans Van Ess, Françoise Wang-Toutain, Pierre-Étienne Will, Xiaohong Xiao-Planes, Xu Dan, Yinde Zhang, Nicolas Zufferey.

**Prix au numéro :** 25 €

**Abonnements :** voir le bulletin situé dans la revue.

Pour tout renseignement : <https://afec.hypotheses.org/>

isbn : 978-2-252-04079-9



© Librairie C. Klincksieck et cie